Analyse de lecture suivie

Je ne veux plus être, mais je suis

Quand la vie perd son goût de miel



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2025)
Music & Vocals : SUNO AI (2025)
Booklet & Album « Étincelles » (2027)

[Couplet 1]
Le miel du temps s’est évaporé.
Il ne reste qu’un goût de cendre, amer et froid.
Les raisons sont des spectres familiers,
Une douleur chronique, sans certificat.
Le poids du monde, fardeau d’airain sur l’échine,
L’échec qui ronge, l’amour qui se défait.
Chaque pas s’alourdit sur le chemin,
Et l’âme murmure : « Assez ! Arrête-toi. »

[Refrain]
Le fardeau est si lourd, l’échappatoire si simple,
Quand l’esprit ne trouve plus son temple.
Entre l’être et le vide, je vacille, je tremble,
Suspendu au fil fragile qui me tient.

[Couplet 2]
Dans ma tête, les questions sont des lames.
« Suis-je un fardeau pour ceux que j’aime ? »
« À quoi bon lutter, si tout se sclérose ? »
« Demain sera pire. » Éternel problème.
Je suis seul au centre de la foule,
Fantôme que les regards traversent sans voir.
Dans le silence où l’espoir s’écroule,
Je suis un homme vide, un être sans soir.

[Refrain]
Le fardeau est si lourd, l’échappatoire si simple,
Quand l’esprit ne trouve plus son temple.
Entre l’être et le vide, je vacille, je tremble,
Suspendu au fil fragile qui me tient.

[Couplet 3]
Mais soudain, contre la vitre de ma nuit,
Un éclat de rire — un visage aimé.
Ciselure vive au cœur de l’ennui :
Mes enfants, et dans leurs yeux, l’avenir gravé.
Leurs enfants à eux, trésors en germination,
Mes amis, ces phares même lointains,
Ma famille — ce nœud de constellations
Que mon départ déchirerait sans fin.

[Refrain]
Le fardeau est si lourd, l’échappatoire si simple,
Quand l’esprit ne trouve plus son temple.
Entre l’être et le vide, je vacille, je tremble,
Suspendu au fil fragile qui me tient.

[Coda]
Non.
Ils méritent mieux que mon effacement.
Je ne promets pas la lumière.
Je promets seulement de rester
sur cette ligne étroite,
entre l’être et le néant.
Je tiens.
Pas parce que je vais bien,
mais parce que l’amour
pèse encore un peu plus lourd
que le vide.

Analyse du poème *« Je ne veux plus être, mais je suis »*

(Quand la vie perd son goût de miel)

Introduction

« Je ne veux plus être, mais je suis (Quand la vie perd son goût de miel) » met en scène un narrateur au bord de la rupture, non comme confession, mais comme **exercice d'empathie intérieure**. Le poème avance sur une crête : il ne nie ni la fatigue existentielle, ni la tentation de l'effacement, mais il refuse l'esthétisation de l'abîme. Sa force tient à l'équilibre : **dire le noir sans s'y complaire**, et maintenir, presque malgré soi, une ligne de présence.

Ce texte, par sa structure et ses images, travaille une idée centrale : **la vie n'est pas toujours désirée, mais elle peut rester habitée** — non par un "optimisme", mais par un lien.

Analyse thématique

1) La perte du "goût de miel"

Le "miel" n'est pas qu'un plaisir : c'est une métaphore de la **saveur du temps**, de la douceur d'exister. Quand il disparaît, il ne reste pas le vide neutre, mais la "cendre" : une amertume qui colle, un résidu. Cette entrée en matière installe une tonalité non spectaculaire : pas de grand fracas, plutôt une **érosion**, un dessèchement.

2) La souffrance invisible, sans légitimation

L'expression **« douleur chronique, sans certificat »** est un pivot. Elle dit le problème contemporain de la souffrance psychique : tant qu'elle n'a pas de preuve, elle peut être niée — par les autres et par soi. Le narrateur n'est pas seulement mal : il est aussi **invalide aux yeux du monde**, ce qui ajoute un second niveau de détresse.

3) La tentation de l'effacement

Le poème ne nomme pas frontalement l'acte, mais il en dessine la pente :

- "échappatoire",
- "arrête-toi",
- "homme vide",
- "absence définitive" (dans la première version, puis transposé).
  Cette discrétion est décisive : elle évite la fascination et reste dans le champ de l'humain.

4) L’isolement au milieu des autres

La scène de la foule est classique, mais ici elle est rendue incisive : **le narrateur est traversé**. Il n’est pas seul *malgré* les autres, il est seul *au centre même* du social. L’image du fantôme fait de l’isolement une expérience physique : on passe “à travers” lui.

5) Le lien comme contrepoids, pas comme morale

La bascule n’est pas un sermon (“il faut vivre”) ; c’est un choc intime : un rire, un visage. Le poème insiste sur la **concrétude** : regard, enfance, germination. Les proches ne sont pas une abstraction, ils sont des présences qui ont un poids réel — un poids qui peut dépasser celui du vide.

6) La balance être / néant

Le texte ne se clôt pas sur une victoire. Il choisit une forme plus juste : **tenir sur le fil**. La vie redevient un engagement minimal, presque contractualisé : pas “je vais bien”, mais “je reste”. Et cela donne au texte sa dignité.

Explication strophe par strophe

I — L’épuisement, la matière grise du désespoir

« Le miel du temps s’est évaporé… cendre, amer et froid. »

Tu ouvres avec une sensation gustative et tactile : la perte de goût, puis la cendre. On comprend que l’état n’est pas un caprice : c’est une **altération du monde**, comme si la réalité ne rendait plus la même lumière.

« Les raisons sont des spectres familiers… sans certificat. »

Ici, tu refuses la psychologisation facile (“j’ai des problèmes”) et tu préfères le registre de l’obsession : des “spectres” qui reviennent. Le “sans certificat” ramène le spectre au quotidien : on souffre et on doit encore **se justifier**.

« fardeau d’airain… l’échec qui ronge, l’amour qui se défait. »

L’“airain” donne du métal au poids : ce n’est pas une tristesse floue, c’est une charge. Tu ajoutes deux sources classiques de ruine intérieure — échec et amour — mais sans anecdote, ce qui rend ces motifs **universalisables**.

« Et l’âme murmure : “Assez. Arrête-toi.” »

Le “murmure” est très important : tu ne cries pas, tu n’exploses pas. Le désespoir est ici **fatigue**. Cela rend le texte crédible, et profondément humain.

Refrain — L'axiome du poème : lourdeur / simplicité

« Le fardeau est si lourd, l'échappatoire si simple… »

Le refrain fonctionne comme une formule obsédante : un constat quasi mathématique. La force vient du contraste : ce qui est difficile (porter) et ce qui semble facile (sortir). Tu dis la tentation sans la glamouriser.

« Quand l'esprit ne trouve plus son temple. »

Le "temple" donne une dimension intérieure et spirituelle, sans religion imposée : le temple, c'est le lieu où l'esprit se tient debout. Quand il est introuvable, il n'y a plus de refuge interne.

« Entre l'être et le vide… Suspendu au fil fragile… »

Cet ajout (dans la version optimisée) transforme le refrain en véritable cœur métaphysique. On n'est plus seulement dans la détresse : on est dans la **balance**. Et "le fil fragile" prépare parfaitement la coda (tenir sans promettre).

II — Les lames mentales et la dépersonnalisation

« les questions sont des lames »

Tu fais sentir la pensée comme une attaque. Ce ne sont pas des "idées noires" abstraites, ce sont des phrases qui coupent.

Les questions elles-mêmes sont très bien choisies :

- fardeau pour ceux que j'aime (culpabilité),
- sclérose de tout (fatalisme),
- demain pire (catastrophisme).

C'est presque un mini-portrait des distorsions cognitives, mais en poésie, sans jargon.

« seul au centre de la foule… fantôme… »

Tu exprimes ici une expérience que beaucoup reconnaissent : présence sociale sans existence intérieure. Le fantôme n'a pas d'écho, pas de prise.

« Je suis un homme vide, un être sans soir. »

"Sans soir" est intéressant : le soir est normalement la fin apaisée, la tombée, le repos. "Sans soir", c'est l'absence même de **cadence**, de clôture douce. On reste dans un jour qui n'en finit pas.

Refrain (variante) — Les "clés" du temple

« L'esprit a perdu les clés… »

Cette variante (que tu avais déjà pressentie) est redoutablement efficace : on ne dit pas que le temple n'existe plus ; on dit que l'accès est perdu. Cela garde une possibilité : les clés existent quelque part — mais pas maintenant.

III — L'irruption du vivant : rire, visage, avenir

« contre la vitre de ma nuit »

Image très réussie : on est enfermé dans une nuit qui a une surface, et quelque chose frappe, de l'extérieur : le rire. Le monde redevient audible.

« Ciselure vive… avenir gravé »

Tu passes du flou intérieur à la précision du trait ("ciselure", "gravé"). C'est comme si la vie retrouvait un contour. Le poème bascule vers le concret.

« trésors en germination »

Formule très belle : les petits-enfants comme promesse en train de se faire. Ni idéalisation ni sentimentalisme : c'est la vie qui pousse, et qui appelle.

« nœud de constellations… mon départ déchirerait »

Ici, tu changes d'échelle : la famille comme constellation — pas parfaite, mais reliée. Un "nœud" peut serrer, mais il tient. Partir, ce serait "déchirer" : tu montres le coût relationnel, non comme chantage, mais comme fait.

Refrain — Le fil comme reprise de la lutte

Après la lumière relative de la III, le refrain retombe sur la tension. C'est très juste : la présence des proches ne "guérit" pas, elle **pèse davantage que le vide**, nuance capitale.

Coda — La décision minimale, digne, non triomphale

« Non. Ils méritent mieux que mon effacement. »

Le "Non" isolé est un geste. Pas une conclusion, une **résistance**. "Effacement" est un mot fort et pudique : il dit l'idée sans la dramatiser.

« Je ne promets pas la lumière. Je promets seulement de rester… »

C'est le plus beau choix moral du texte : tu refuses le mensonge consolateur. Le narrateur n'annonce pas une métamorphose, il annonce un engagement minimal : rester sur la ligne.

« entre l’être et le néant »

Tu nommes enfin la polarité centrale, sans philosophie affichée. On comprend que c’est une balance quotidienne, pas une théorie.

« Je tiens… parce que l’amour pèse encore un peu plus lourd que le vide. »

Tout est là : une physique affective. Le “un peu” est fondamental : ce n’est pas héroïque, c’est juste suffisant. Cette modestie donne au poème sa vérité.

Appréciation globale

Ce poème réussit quelque chose de rare : il traite un sujet sombre **sans esthétisme noir**, et sans pédagogie lourde. La voix est digne, fatiguée, lucide. Le texte tient grâce à trois choix très forts :

1. **le registre sensoriel** (miel / cendre / vitre / fil),
2. **la justesse psychique** (lames, fantôme, sans certificat),
3. **la sortie par le lien** (rire, constellations), non comme solution, mais comme poids réel.

Et le fait que la musique balkanique (funéraire, “sombre et gaie”) s’y soit greffée avec évidence n’est pas un hasard : cette tradition sait faire exactement ce que ton poème fait en mots — **porter la nuit sans s’y soumettre**.

Note d’intention

Cette chanson explore un moment de bascule intérieure, lorsque l’existence perd sa saveur et que l’idée de l’effacement semble, à tort, plus simple que le fait de rester.
Elle ne raconte pas une confession, mais une **expérience humaine possible**, partagée par beaucoup, souvent en silence.

Le texte avance sur une ligne étroite entre l’être et le néant, sans esthétiser la chute ni promettre une lumière facile. Ce qui retient le narrateur n’est ni l’héroïsme ni l’optimisme, mais le **poids réel du lien** : des visages, des rires, une constellation de proches dont la présence continue de peser, un peu plus lourd que le vide.

La musique balkanique, à la fois funéraire et vibrante, accompagne cette tension. Elle sait dire la gravité sans renoncer à l’élan vital, transformer le deuil en rituel collectif, et porter la voix sans la dramatiser.
Ici, elle ne célèbre pas la fin, mais la **persistance**.

Cette chanson ne dit pas : *tout ira bien.*
Elle dit simplement : *je reste*.

Phil Sarca
